

Pour citer cet article :

GARNIER, Xavier, « Jouer avec les échelles de l'empire : un enjeu pour les littératures africaines ». *Compar(a)ison. An International Journal of Comparative Literature*, I-II/2012 [2017], p. 125-136.

### **Jouer avec les échelles de l'empire : un enjeu pour les littératures africaines.**

Les débats actuels sur le statut des littératures francophones mettent implicitement en jeu la notion d'échelle : s'agit-il de les lire dans un cadre de référence national ou d'emblée à échelle mondiale ? Les signataires du « Manifeste pour une littérature monde en français<sup>1</sup> » proposent ainsi de ne plus lire les textes francophones comme émanant de territoires relégués en périphérie d'un espace central français, mais d'adopter une perspective mondiale pour abolir la distinction entre littératures francophones et littérature française. L'inconvénient d'une telle alternative entre le national et le mondial est d'occulter des logiques impériales qui sous-tendent de nombreuses littératures de notre monde contemporain, et notamment les littératures africaines.

Les littératures impériales se reconnaissent à la façon dont elles mettent en jeu un mixte d'espaces nationaux et d'espace mondial. Un empire est une mosaïque de nations engagées dans un devenir-monde. D'où l'ambivalence de l'espace impérial. Il est d'une part dynamique, car il naît de la griserie de la conquête et est travaillé par des forces d'expansion ; il est d'autre part administré, fortement territorialisé, soumis à un contrôle qui passe par une bureaucratie vigilante et bien informée. Les logiques impériales mettent donc en œuvre à la fois un espace mouvant, dynamique, en expansion et un espace statique, fortement territorialisé en districts sous contrôle administratif. Je propose ici d'analyser la façon dont les littératures africaines jouent sur ce double rapport à l'espace pour subvertir, en s'appuyant sur différents types de jeux d'échelles, les dominations impériales à l'œuvre dans les contextes coloniaux et postcoloniaux.

Mon hypothèse est que les écrivains africains tirent parti de l'ambivalence de l'espace impérial pour engager la résistance. Les territoires africains, que l'on quadrille avec soin dans une logique coloniale, restent traversés par des lignes de force qui renvoient à l'énergie de la conquête et peuvent être retournées pour la résistance. La coexistence maintenue au sein des littératures africaines des assignations territoriales et des processus dynamiques de spatialisation nous permet d'ouvrir une réflexion sur la façon dont on peut faire jouer les échelles en situation impériale. Suivant que l'on appréhende d'une façon ou d'une autre l'espace impérial, la notion de jeu d'échelles est à réévaluer : le jeu d'échelle prend la forme d'une confrontation ou comparaison d'échelles dans le premier cas et d'une mise en résonance des échelles dans le second cas.

Il y aurait donc deux façons de lire les littératures africaines selon que l'on contextualise les œuvres à partir de territoires bien échelonnés ou que l'on s'en sert pour mettre en résonance les échelles de l'espace africain. La réflexion sur les jeux d'échelles mis en œuvre dans l'écriture et la lecture des littératures africaines ne saurait donc rester sans implications politiques. La lecture des textes est toujours susceptible de s'appuyer sur l'une ou l'autre dimension de l'espace impérial pour s'engager dans des voies herméneutiques différentes. C'est autour du statut des lieux que se joue la bifurcation entre les modes de lecture des textes. Les jeux d'échelles ne sont pas de même nature

---

<sup>1</sup> Manifeste initialement paru dans le journal *Le Monde* du 15 mars 2007, et repris dans l'ouvrage collectif dirigé par Michel le Bris et Jean Rouaud, *Pour une littérature monde en français*, Paris, Gallimard, 2007.

selon que l'on intègre les lieux dans des territoires ou bien qu'on les appréhende comme des points de résistance à l'encerclement territorial. En court-circuitant l'assise territoriale des jeux d'échelles, les écrivains nous interpellent depuis des lieux inassignables qu'ils placent au cœur d'un espace littéraire affranchi de toute tutelle.

### **Comparer les échelles pour prendre la mesure des territoires**

Dans son analyse du fonctionnement du « système littéraire francophone », Pierre Halen montre que les textes d'Afrique subsaharienne sont renvoyés à une « zone imaginaire d'identification » qui n'est pas la même que celle des textes maghrébins, ou encore des textes caribéens<sup>2</sup>. Le système est viable dès lors que chacun reste dans sa zone. Une telle logique de cloisonnement ne limite pas les jeux d'échelles puisque, si chaque œuvre est supposée apporter avec elle son cadre de référence à partir duquel elle est décryptable, la logique du système permet de les mettre en relation depuis une échelle supérieure susceptible de les coordonner. Ce cadre surplombant est l'instance régulatrice des jeux d'échelles. C'est le mode le plus propice aux littératures coloniales.

Parce qu'elle a d'abord été perçue, depuis l'Europe, comme le continent de la démesure et de l'aventure, l'Afrique a très vite fait l'objet de vastes entreprises de repérages, dont la littérature a été partie prenante. La littérature coloniale s'est écrite dans une grande proximité aux lieux et aux cartes, et la mise en place d'une échelle très précise semble nécessaire pour la lire. Les récits y sont généralement cantonnés à des territoires bien balisés et l'on y rappelle très volontiers les frontières invisibles entre les ethnies, que seule une bonne connaissance du terrain permet de sentir. La référence territoriale peut être considérée comme une indication d'échelle dans une légende qui calibre notre lecture et permet un abord du texte apaisé pour des espaces domestiqués.

L'espace littéraire est alors circonscrit, il est sous contrôle territorial, et les textes sont en relation avec ce qui vient de ces espaces, ce qui y meurt et ce qui en émerge. Les jeux d'échelles sont nécessaires pour prendre du recul par rapport à telle situation ou bien au contraire pour envisager le détail d'un événement trouble. Les textes littéraires jouent alors volontiers avec les effets de zoom, par variation de la focale allant d'une échelle continentale, voire mondiale, à une échelle locale. Une représentation très courante des phénomènes littéraires découle de ce type de regard impérial, qui suppose un lecteur dégagé. Les jeux d'échelles opèrent alors sur la perception de la provenance d'une œuvre, saisie de loin ou de près. Partir de la notion d'échelle cartographique pour aborder la question des jeux d'échelles en littérature permet de penser le passage entre les différents niveaux de contextualisation à l'œuvre.

De tels jeux d'échelles impériaux sont toujours pensés à partir du contexte supposé de l'œuvre, imposant ainsi un ordre de priorité dans la lecture. La mise en concurrence des différentes échelles contextuelles autour de l'œuvre est une liberté que s'accorde le lecteur, mais c'est une liberté surplombante qui a beaucoup à voir avec la griserie impériale. L'échelle géographique fait varier la prégnance du contexte dans l'appréhension des œuvres. Une très grande échelle<sup>3</sup>, permettant de restituer l'œuvre

---

<sup>2</sup> Pierre Halen, « Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone », dans P.S Diop et H.-J. Lüsebrink (dir.), *Littératures et sociétés africaines. Regards comparatistes et perspectives interculturelles*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2001, pp. 55-68. Article consultable en ligne dans une version légèrement remaniée sur la page internet personnelle de l'auteur.

<sup>3</sup> Rappelons que les indications d'échelle se présentent sous forme fractionnaire et donc que la « petite échelle » permet de cartographier de grands espaces comme c'est le cas pour les planisphères alors que la « grande échelle » permet de cartographier des petits espaces locaux comme pour les plans de villes.

dans un contexte local, exerce une pression d'autant plus forte sur la lecture que l'on suppose un lecteur surplombant. Dans le cadre de l'africanisme, l'ethnographie impériale s'est nourrie de cette échelle locale pour construire des contextes fortement structurés, marquer les différences avec les contextes voisins, et préparer ainsi un comparatisme à plusieurs niveaux intégrateurs. Un tel jeu d'échelles laisse peu de place à une quelconque initiative de l'œuvre, qui se retrouve prise en compte pour son apport informatif.

Les jeux d'échelles sont d'autant plus pertinents que les réalités locales ont été bien constituées et que les cartes à très grande échelle ont été réalisées. Alors les effets de prise de champ seront saisissants. C'est bien un tel effet que recherchait Cendrars dans son anthologie nègre :

J'ai reproduit les contes tels que les missionnaires et les explorateurs nous les ont rapportés en Europe et tels qu'ils les ont publiés. Ce ne sont pas toujours les versions les plus originales, ni les traductions les plus fidèles. Il est bien à regretter que l'exactitude littéraire ne soit pas le seul souci légitime de ces voyageurs lointains. En effet, l'étude des langues et de la littérature des races primitives est une des connaissances les plus indispensables à l'histoire de l'esprit humain et l'illustration la plus sûre de la loi de constance intellectuelle entrevue par Rémy de Gourmont<sup>4</sup>.

L'acte littéraire de l'*Anthologie nègre* est un jeu d'échelles. Ces textes, qui avaient été collectés et édités dans un premier temps en relation avec des territoires précis (*Contes de Sénégambie* de Béranger-Féraud ; *Les chants et contes des Barongas* de Junod, etc.), pouvaient remplir une fonction précise, clairement énoncée par Equilbecq dans son livre sur *La littérature merveilleuse des Noirs*, à savoir connaître la psychologie des colonisés en vue d'une meilleure administration des territoires :

Au point de vue pratique, l'utilité de ces récits n'est pas moindre pour le fonctionnaire qui entend diriger les populations assujetties au mieux des intérêts du pays qui l'a commis à cette tâche. Il faut connaître qui l'on veut dominer, de façon à tirer parti tant de ses défauts que de ses qualités en vue du but que l'on se propose. Ce n'est qu'ainsi qu'on parvient à s'assurer sur lui ce prestige moral qui fait les suprématies effectives et durables<sup>5</sup>.

Les missionnaires et les administrateurs ont besoin de ces contes car ils sont engagés dans les pratiques locales, Cendrars s'en sert dans une pratique mondiale. L'acte littéraire naît avec le jeu d'échelles, la décontextualisation des contes effectuée par Cendrars est une contextualisation à échelle mondiale, à l'échelle de « l'esprit humain ». Notons que, pour Cendrars, la fidélité à l'original et l'exactitude des sources sont les conditions nécessaires au jeu d'échelles qu'il propose, au risque de tout fausser. Nous sommes dans l'optique d'un inventaire du monde par voie de documentation et d'archivage : l'*Anthologie nègre* a sa place sur les étagères des bibliothèques que fréquentait tant Blaise Cendrars, les contes locaux qui y sont rassemblés veulent être lus sur une grande échelle.

Car de tels jeux d'échelles supposent que l'on soit dégagé des lieux. Le lecteur impérial jouit d'une grisante liberté de mouvements et les jeux d'échelles lui sont autorisés par la façon dont il surplombe les territoires de référence. C'est à cette condition que les

---

<sup>4</sup> Blaise Cendrars, « Notice » de l'*Anthologie nègre*, datée de 1920.

<sup>5</sup> François-Victor Équilbecq, *Essai sur la littérature merveilleuse des noirs suivi de Contes indigènes de l'Ouest-africain français* (tome premier), Paris, Ernest Leroux, 1913, p. 11-12.

littératures considérées comme locales trouvent leur place dans une « République mondiale des lettres » qui leur permet d'interférer à l'échelle du monde. Voilà comment des contes yoruba mis en romans par Amos Tutuola, simple planton dans le Lagos des années 50, peuvent se retrouver propulsés à échelle mondiale, publiés à Londres, traduits en français par Raymond Queneau, et considérés pour l'effet de rupture qu'ils introduisent dans le monde des lettres. On voit comment un tel « effet de champ » est un jeu d'échelles puisque l'idée même que ce texte a d'abord une vocation locale interfère dans la perception mondiale que l'on en a. Il est important, pour la légende que l'on construit autour de ce texte, que Tutuola soit présenté comme un homme simple, attaché à son espace local. D'où l'instabilité critique de ce genre de texte dont on peut faire varier la portée mondiale en fonction des lectures que l'on en fait. L'échelle locale est un prisme inscrit dans la genèse de la destinée mondiale d'une littérature qui témoigne de la façon dont les quadrillages impériaux travaillent en profondeur notre perception du monde.

Le lien entre de tels jeux d'échelles et la situation impériale est bien sûr de nature politique. Penser la littérature mondiale en termes de juxtapositions et d'emboîtements de *corpus* est selon Edward Said un héritage impérial. Le caractère invulnérable d'une telle position de surplomb a été vu par Michel Foucault à propos des musées et des bibliothèques :

[...] l'idée de tout accumuler, l'idée de constituer une sorte d'archive générale, la volonté d'enfermer dans un lieu tous les temps, toutes les époques, toutes les formes, tous les goûts, l'idée de constituer un lieu de tous les temps qui soit lui-même hors du temps, et *inaccessible à la morsure*<sup>6</sup>, le projet d'organiser ainsi une sorte d'accumulation perpétuelle et indéfinie du temps dans un lieu qui ne bougerait pas, et bien tout cela appartient à notre modernité. Le musée et la bibliothèque sont des hétérotopies qui sont propres à la culture occidentale du XIXe siècle<sup>7</sup>.

On ne saurait mieux exprimer l'idée que la bibliothèque est un jeu d'échelles qui permet à la littérature de se penser par le haut, depuis ce lieu « inaccessible à la morsure ». Foucault pense à la morsure du temps, mais il y a également une morsure des lieux. Ce que Foucault dit sur l'accumulation des temps est également valable pour les lieux, comme nous le rappelle Edward Said dans son analyse des logiques impériales.

Le brouillage de tels jeux d'échelles est un enjeu politique majeur des approches postcoloniales. Une façon pour les écrivains de résister à cet archivage impérial consiste à encoder les jeux d'échelles dans leurs textes dans une stratégie de « délocalisation ». On ne lit pas de la même façon *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma, selon qu'on l'aborde comme une œuvre malinké, ivoirienne, ouest-africaine, panafricaine, postcoloniale, mondiale ou cosmique. Une telle indécision est prévue par l'œuvre qui se sert des jeux d'échelles pour provoquer de stimulantes anamorphoses. Une des forces du roman de Kourouma est de jouer avec les différents niveaux d'emprise que les lecteurs ont sur l'œuvre. Fama, le héros du roman, est le dernier descendant de la dynastie des Doumbouya qui devrait régner sur le royaume du Horodougou si ce territoire n'avait été démembré par les Indépendances et partagé entre deux républiques « bâtardes ». Fama vit dans un mixte territorial : en tant que prince, il vit à l'échelle du territoire du Horodougou ; en tant que simple citoyen de la

---

<sup>6</sup> Nous soulignons.

<sup>7</sup> Michel Foucault, « Des espaces autres », *Dits et écrits II. 1976-1988*, Paris, Gallimard, Quarto, 2001, p. 1578.

Côte des Ébènes, il vit dans le territoire borné de la nouvelle république. Fama effectue son destin dans l'interférence entre les deux territoires. Tout ce qui lui arrive a une double face et lorsque le citoyen agit au sein de la République de la Côte des Ébènes, son action, qui est aussi celle d'un prince, change la donne dans le Horodougou. Fama est à la croisée des échelles.

C'est en convoquant par le biais de citations la littérature du reste du monde autour d'un fait divers qui a eu lieu dans tel « sous-quartier » de Brazzaville, qu'Alain Mabanckou joue avec les échelles dans *Verre cassé*. Le jeu des citations dans ce roman passe par des niveaux de références que l'on distingue clairement : littérature congolaise, littérature africaine, littérature mondiale. On peut voir dans la pratique citationnelle, très en vogue actuellement dans les littératures postcoloniales, une façon d'introduire un vertige dans les jeux d'échelles dans la mesure où la citation, dès lors qu'elle est reconnue comme telle, amène avec elle un espace de validité d'extension variable. Convoquer la diversité des strates littéraires au niveau mondial pour décrypter une situation présentée comme locale suppose un jeu avec une configuration impériale. Les citations fondent à la façon de prédateurs sur la situation, validant la présence du monde au côté de personnages qui évoluent sous les yeux de ce que Pascale Casanova appelle la « République mondiale des lettres ».

On pourrait multiplier les exemples d'œuvres qui travaillent à partir du matériau offert par les dispositifs impériaux et jouent avec les juxtapositions, entrecroisements, superpositions de contextes. Les jeux d'échelles établissent une connivence avec le lecteur qui suppose une participation à un même dispositif impérial. Les récits s'écrivent entre les territoires et donc en permanent déplacement de contextes. Il y a autour de cette question du déplacement un enjeu fort pour ce qui concerne les littératures africaines, tant celles-ci sont conditionnées par une logique d'assignation à résidence. L'hypothèse que je voudrais maintenant éprouver est que de tels jeux de mise en vertige des échelles sont un effet d'une attention particulière aux lieux, indépendamment des territoires dans lesquels ils sont pris. Un autre rapport aux jeux d'échelles doit alors être envisagé.

### **Mettre en résonance les échelles depuis les lieux**

Si le poème de Baudelaire « Élévation » exprime parfaitement la liberté impériale de prendre de la distance par rapport aux contextes, et donc de tenir ensemble différents niveaux de contextualisation, c'est du côté du *Spleen* qu'il faudra chercher un point de vue sur la littérature qui serait « accessible à la morsure ». L'aigle impérial ne se contente pas de planer en hauteur, mais il prend le risque de plonger sur ses proies et de s'engager dans des mêlées au ras du sol. Il faut alors imaginer des œuvres rabattues sur leurs lieux, qui empêchent toute prise de champ propice à une reconstruction contextuelle. En rattachant la notion de littérature locale aux lieux plutôt qu'à la « localité », on la prend dans un sens nouveau, qui la délivre des logiques territoriales. Le local ne renvoie plus à des localités aménagées en fonction de leurs particularités identitaires mais à des lieux que l'on envisage du point de vue de l'expérience qu'on en fait. Le type d'échelle à prendre en compte pour rendre compte de ce rapport au lieu est intensif et non plus extensif. Il ne s'agit plus de prendre la mesure de la localité, mais d'éprouver la force d'impact de ce qui s'éprouve. Il y a des lieux importants, aussi petits soient-ils, par l'intensité des événements qui s'y rapportent. Alors le lieu est perçu dans son élasticité, il est la zone de variation qui est le véritable cœur de l'œuvre. De

nouveaux modes de contextualisation, non surplombants, naissent alors de cette palpitation du lieu, toujours prises dans un mouvement centrifuge ou centripète.

La catégorie littéraire du réalisme-merveilleux est intéressante à interroger du point de vue de cette autre pratique des jeux d'échelles, non plus associée au surplomb impérial mais à l'expérience des lieux. Cette notion est proposée par Jacques-Stephen Alexis en 1956 comme mot d'ordre pour les artistes haïtiens et plus largement pour les artistes qui veulent rester en contact avec des peuples exploités à échelle mondiale. Le manifeste d'Alexis fait jouer les échelles mises en place par les dispositifs impériaux en renvoyant le réalisme à la conscience et à l'analyse des mécanismes mondiaux d'exploitation économique et le merveilleux à l'expérience locale des populations : « Qu'est-ce donc que le Merveilleux sinon l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience [...] ?<sup>8</sup> ». Il s'agit par cette nouvelle catégorie d'échapper à la contradiction entre le « réalisme social » d'un côté et le folklore de l'autre, qui reprend l'opposition d'échelle entre le global et le local. Le réalisme merveilleux permet de rendre compte de la façon dont les mécanismes de domination globale sont investis dans une expérience du lieu. C'est ainsi que les « zombies » portent en eux le système mondial de l'esclavage moderne, tel qu'il a été expérimenté dans les économies de plantation. Frantz Fanon a remarquablement décrit l'intensité des mythes que s'inventent les colonisés pour inhiber les pulsions violentes nées d'un système d'oppression global :

Entre-temps, cependant, la vie continue, et c'est à travers les mythes terrifiants, si prolifiques dans les sociétés sous-développées, que le colonisé va puiser des inhibitions à son agressivité : génies malfaisants qui interviennent chaque fois que l'on bouge de travers, hommes-léopards, hommes-serpents, chiens à six pattes, zombies, toute une gamme inépuisable d'animalcules ou de géants dispose autour du colonisé un monde de prohibitions, de barrages, d'inhibitions beaucoup plus terrifiants que le monde colonialiste<sup>9</sup>.

Le caractère « terrifiant » de ces mythes modernes est à la mesure de l'extension du système colonial. Tout le chapitre de *Peau noire, masque blanc* intitulé « l'expérience vécue du Noir » développe cette idée d'une corrélation entre l'intensité d'une expérience personnelle pour l'individu noir et d'un système de distribution des hiérarchies raciales qui s'est répandu à l'échelle du monde. Cette corrélation entre l'intensité d'une expérience et l'extensivité d'un système permet de nouveaux jeux d'échelles.

Frantz Fanon rend hommage à Aimé Césaire pour avoir sorti la négritude de l'ornière des problématiques territoriales. La négritude césairienne ne revendique aucun territoire et ne cherche pas à trouver sa place dans un partage plus équitable du monde. Le Nègre césairien est l'enfant de ce Nègre honteux du tramway du *Cahier d'un retour au pays natal*, qui manque à sa place et qui cherche à s'effacer de la surface de la terre<sup>10</sup>. C'est dans l'intensité de la honte que la Négritude puisera son énergie et pourra devenir cette « guêpe apocalyptique » qui ne se rattache à aucun territoire mais qui « plonge dans la chair rouge du sol » et « troue l'accablement opaque de sa droite patience<sup>11</sup> ».

À l'échelle extensive, qui permet d'élargir ou de rétrécir la focale territoriale en faisant varier les degrés du mondial au local, il faut donc substituer une échelle intensive, adossée à la précédente, mais qui obéit à une tout autre logique. L'énonciation littéraire

<sup>8</sup> Jacques-Stephen Alexis, « Du réalisme merveilleux des Haïtiens », *Présence Africaine*, n° 8-9-10, juin-novembre 1956, p. 267.

<sup>9</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* [1961], Paris, La Découverte, 2002, p. 56.

<sup>10</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence Africaine, 1956, p. 40-41.

<sup>11</sup> Aimé Césaire, op. cit. p. 47.

court-circuite les échelles extensives. La notion d'hyperlocal peut ici prendre le relai de celle de paratopie proposée par Dominique Maingueneau pour rendre compte de l'intensité d'une énonciation littéraire. Pour Maingueneau, l'énonciation paratopique échappe aux déterminations sociales en vertu d'un décrochage, puisqu'elle est refondée dans un espace littéraire paratopique supposé. La paratopie est ce lieu qui permet de fonder une énonciation incommensurable par une sortie du jeu d'échelles. L'énonciation hyperlocale tire par contre sa puissance littéraire (et politique) du fait que son lieu échappe aux déterminations territoriales non par un décrochage mais par un jeu d'échelles poussé à sa limite.

Lorsque l'écrivain kényan Ngugi wa Thiong'o prend la décision d'abandonner l'anglais et d'écrire son œuvre littéraire en gikuyu, il ne le fait pas simplement pour se rapprocher des classes populaires, mais pour éprouver un « lieu » à partir duquel il aurait enfin un point de vue sur le monde. C'est le gikuyu tel qu'il est parlé à Limuru qui l'intéresse, parce que c'est depuis ce lieu qu'il veut faire l'expérience du monde. Son problème n'est pas de dire l'état du monde, mais de trouver un point de vue pour que celui-ci laisse apparaître sa face scandaleuse et grotesque. Vus de Limuru, les agissements de ceux qui mènent le monde sont injustifiables et le congrès qui rassemble les plus grands criminels planétaires dans *Caïtani Mutharabaini* (« The Devil on the Cross ») se nourrit de tout le ressentiment d'une population déclassée, qui se sent abandonnée.

Il ne s'agit plus de fonder une énonciation littéraire, mais de passer à une tellement grande échelle que l'énonciation devient insaisissable et n'existe qu'en intensité. Elle devient alors cette « guêpe apocalyptique » susceptible de changer le monde. À force de se recroqueviller sur lui-même, à force d'aspirer à l'invisibilité, l'énonciateur hyperlocal sort des radars et acquiert une extrême densité susceptible de retrouver le secret « des grandes communications et des grandes combustions<sup>12</sup> ». Les grands textes mystiques rendent compte de ce lien d'intensité qui unit le plus petit et le plus grand. Un récit initiatique comme *Kaïdara* s'achève sur la révélation d'une identité entre le micro-détail le plus proche et l'entité globale la plus lointaine :

Je suis Kaïdara, lointain parce que sans forme, et il n'est pas donné à tout le monde de me deviner et de profiter de mon enseignement. Je suis Kaïdara, bien proche parce qu'il n'y a ni obstacle ni distance entre les êtres et moi. Je prends la forme que j'estime adéquate ; je laisse tomber les voiles et supprime la distance si cela me plaît<sup>13</sup>.

L'énonciation ne trouve son efficacité mystique que lorsque le jeu d'échelles est poussé à l'extrême, c'est-à-dire dès lors que l'énonciation est référée à une expérience hyperlocale, alors même qu'elle cherche à atteindre le plus lointain. Alors se fait sentir la genèse inassignable de toute parole énonciative, en-deçà de toutes les déterminations sociales qui pèsent sur elle et la rendent conforme aux schémas attendus et donc reconnaissable. L'espace littéraire est cette capacité de la littérature de se propager de façon centrifuge à travers les emboîtements d'espaces que définissent les échelles territoriales. Lorsque la littérature emprunte de telles voies, elle échappe aux jeux d'échelles, ou plus exactement elle les ressaisit de façon émotive. La prise de parole est d'autant plus forte qu'elle vient d'une énonciation située sur une échelle tellement grande qu'aucune représentation cartographique n'a plus de sens. Il lui faut accéder au niveau infra-territorial qu'aucune échelle ne peut saisir et que nous qualifions d'hyperlocal.

<sup>12</sup> Aimé Césaire, op. cit, p. 21.

<sup>13</sup> Amadou Hampaté Bâ, *Contes initiatiques peuls*, Paris, Stock, 1994, p. 330-331.

En invitant les romanciers africains à écrire des « romans-trottoirs », l'écrivain congolais Sony Labou Tansi propose de déborder les cloisonnements hérités de l'empire en épousant la dynamique centrifuge de la rumeur. Les rumeurs ont toujours une genèse hyperlocale : elles se connectent sur des faits divers qui ne trouvent pas leur place dans une économie interprétative locale (disparition mystérieuse, comportement incongru, accident imprévisible, etc.). C'est l'incapacité de donner une interprétation locale qui donne à l'événement hyperlocal son intensité. L'énonciation hyperlocale de la rumeur ouvre à la littérature une intéressante manière d'interpeller le monde. Ces micro-événements indistincts, qui font irruption dans des contextes locaux que l'on croyait contrôler, sont autant d'interpellations à un niveau supérieur. Sony Labou Tansi assigne au « roman-trottoir » cette mission de faire signe au monde, d'« inventer un poste de peur dans ce vaste monde qui fout le camp<sup>14</sup> ».

Les jeux d'échelles prennent la forme d'étranges télescopages dès lors qu'on les pratique depuis des lieux relégués, qui pressentent l'imminence de leur propre effondrement. Ils prennent une tonalité volontiers apocalyptique. Tout ce qui arrive ici et maintenant est le signe annonciateur d'un effondrement global. Dans les romans de Sony Labou Tansi les événements se répondent en écho : tel éboulement de falaise annonce l'assassinat conjugal d'Estina Benta, qui annonce la sortie de l'océan d'un monstre pleurnichard, qui laisse sur le parvis de la cathédrale un obscur pétroglyphe, que des savants parviendront à déchiffrer : « Next time the fire »<sup>15</sup>. Les contextes se télescopent dans une telle mantique, le fil d'enchaînement des signes annonciateurs est une variation émotive qui met en déroute les grilles interprétatives et met en contact direct l'intime et le cosmique, l'événement domestique et la fin du monde.

Les néo-animismes contemporains dans les littératures africaines ou américaines sont de telles pratiques interpellatives à partir de jeux d'échelles. Les littératures dites « autochtones » actuellement associées aux mouvements de résistance des « premières nations » en Amérique du nord se réclament d'une expérience inquiète des lieux pour interpeller le monde. L'enjeu est de court-circuiter les niveaux hiérarchiques d'intégration de contextes de plus en plus globaux, présentés comme de plus en plus complexes et nécessitant des arbitrages entre considérations écologiques, financières, sociales, culturelles, politiques, etc., qui sont autant de pièges politiques hérités des dispositifs impériaux. Par le biais de l'animisme, les littératures dites « autochtones » font de leur lieu des espaces événementiels qui jouent sur une échelle intensive. Ce ne sont plus des individus qui s'expriment, mais des entités possédées dont la voix, dans la mesure où elle prétend incarner les lieux, a une origine inassignable. Nul n'est maître de la parole dans une littérature qui prend en charge les lieux. Les mots, libérés de leur énonciation, se chargent d'une énergie contagieuse.

Le monde est une cible pour l'interpellation et non un cadre englobant pour des énonciations circonscrites. Si les dispositifs impériaux sont de vastes réseaux de circulation d'information et de mots d'ordre surplombant une diversité de contextes, ceux-ci peuvent être empruntés de façon clandestine par des énoncés nés dans des points aveugles de l'empire, dans des lieux de vie mal répertoriés. La charge intensive de tels énoncés est une interpellation à l'empire. Une telle mise en perspective renverse les jeux d'échelles, qui deviennent dynamiques. Il s'agit de mesurer le potentiel de perturbation de l'énoncé à chaque niveau, ce qui revient à réveiller les zones hyperlocales dans les strates à grande extension comme le national, le continental ou le

<sup>14</sup> Sony Labou Tansi, « Avertissement » à *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, p. 9.

<sup>15</sup> Tel est le fil d'un des jeux d'échos de signes annonciateurs qui tissent *Les Sept solitudes de Lorsa Lopez* de Sony Labou Tansi.



mondial. Il est donc important de garder l'idée d'échelles de grandeur et de ne pas se contenter de penser la littérature hyperlocale comme un phénomène qui ne tirerait sa validité que de l'intime ou du moléculaire. L'intensité littéraire est alors fonction de la puissance de propagation de l'énoncé. Les différents niveaux d'échelles sont alors envisagés en termes de « caisse de résonance » pour l'énoncé littéraire.

### **Conclusion**

La situation des littératures africaines, dans le contexte postcolonial qui est le leur, nous permet de comprendre que les jeux d'échelles, y compris en matière littéraire, ne sont jamais gratuits. Du point de vue du lecteur, si les échelles permettent de nous repérer par rapport à un texte, et de bien évaluer la distance que nous entretenons avec ce dont il parle, dès lors que l'on commence à *jouer* avec les échelles on prend le risque d'être désorienté. C'est sur cette désorientation que tablent les écrivains africains pour résister aux assignations identitaires soutenues par un dispositif impérial surplombant.

Pour ce faire il faut que les jeux d'échelles soient suscités par les œuvres et non l'effet d'une position de surplomb qui permettrait au lecteur de faire varier librement et en toute maîtrise les différents niveaux de contextualisation. Un tel usage libérateur des jeux d'échelles suppose que l'écriture ait trouvé son *lieu*, c'est-à-dire son assise infra-contextuelle. A travers la notion d'« hyperlocal », nous avons essayé de rendre compte à la fois de l'incommensurabilité des lieux éprouvés et de leur capacité à faire résonner les énoncés à différentes échelles.

La notion de « jeux d'échelles » appliquée à la littérature engage à la fois les herméneutiques et les poétiques. Elle permet à cette condition de rendre de compte de la façon dont les lecteurs sont aux prises avec des textes, engagés dans une partie à l'issue incertaine, dont l'enjeu est de faire résonner dans une infinité de contextes ce qui est dit. Telle est la condition pour que l'Afrique trouve sa voix et retrouve sa capacité à interpeller le monde.